Document generated on 04/18/2024 6:49 p.m.

Vie des arts

Vie des arts

Le meilleur sculpteur de France est canadien

Paquerette Villeneuve

Volume 53, Number 215, Summer 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/52398ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Villeneuve, P. (2009). Le meilleur sculpteur de France est canadien. *Vie des arts*, *53*(215), 24–25.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE MEILLEUR SCULPTEUR DE FRANCE EST CANADIEN

Paquerette Villeneuve

Fontenay-aux-Roses, octobre 2008, chez Philippe Scrive, dans la discrète rue Guérard chère à l'écrivain Paul Léautaud. Depuis plus de 30 ans, Philippe y habite avec sa femme Françoise, bon peintre elle-même, une maison petite mais chaleureuse modelée selon sa propre façon d'être, simple, directe, soucieuse d'essentiel. L'Académie des Beaux-Arts venait de lui décerner le Prix del Duca 2008 dans la catégorie sculpture, honneur auquel s'ajouterait lors de la cérémonie officielle sous la Coupole en novembre, un chèque de 50 000 euros. « Pour avoir édifié une œuvre d'une grande liberté et d'une grande richesse d'inspiration », Scrive voit couronner un travail fait tout au long de sa vie d'artiste sur deux niveaux. D'abord la création en atelier, où interviennent aussi bien la pierre, le marbre, le bois que des résines, puis la réalisation d'une quarantaine de pièces monumentales, souvent sur les lieux mêmes.

La première pièce, datée de 1958, sera pour la façade de l'église Notre-Dame de Gravechon, un *Saint Georges au Dragon* de six mètres de long par cinq de haut, en cuivre rouge pour l'armature et en plomb pour le motif, d'un poids total de 500 kilos. « Posé sur un fond de béton blanc, un espace de 30 cm entre le mur et la sculpture crée un relief absolument transcendant. Il ne fait aucun doute que Philippe Scrive ait marqué de son empreinte un édifice religieux », lit-on dans le quotidien Paris-Normandie.

Partant des formes et des matériaux les plus divers, l'artiste a fait des reliefs à Nogent, une façade d'immeuble à Montereau, une animation murale en grès émaillé à Lille, un groupe en bois pour une usine à Sens, un en terre cuite à Champigny, un *Brontozoro* à Chelles, des totems en bois d'Iroko pour un lycée, des bas-reliefs en terre cuite ici, là un groupe en béton lavé, le portique du Musée d'art contemporain à Dunkerque, un lustre thermoformé pour une banque, deux fontaines à Montreuil et à Melun-Sénart, ainsi que diverses autres murales au gré des commandes et de son inspiration.

Une quinzaine d'expositions personnelles ont également contribué à le faire connaître en France, et des dizaines d'expositions collectives un peu partout dans le monde. Quant à ses travaux d'ordre monumental, on en trouve aux quatre coins de l'Hexagone ainsi qu'en Martinique, en Corée et, ce qui s'explique quand on le connaît, au Québec. En effet, quoique devenu français pour des raisons pratiques, cet originaire de Ville-Marie n'en a pas moins toujours conservé sa nationalité canadienne. Des deux symposiums auxquels il a participé, l'un, le premier, s'est d'ailleurs déroulé dans la Vieille Capitale, où le Musée possède toujours certaines de ses œuvres.

UN PARCOURS ORIGINAL

Aîné d'une riche famille de lainiers du Nord de la France et élevé dans le château familial à Lille, son père qui trouvait peu d'attrait à la vie bourgeoise s'embarqua, sac au dos, pour le Témiscamingue où le gouvernement canadien donnait des terres. Il apprit sur place le métier de cultivateur-éleveur, et rencontra dans la seule famille française de la région une jeune fille qui, lui ayant trouvé plus de charme qu'aux bûcherons du coin, l'accepta comme époux. La maison qu'il avait construite résistant mal à des froids de -50 degrés fut remplacée quelques années plus tard par une plus solide avec ferme attenante, offerte par son propre père venu lui rendre visite au Canada. Ce dernier, grand collectionneur de sculptures du Moyen Âge, éveillait vivement la curiosité de Philippe. Sa collection n'était-elle pas sortie intacte de la Première Guerre, les Allemands ayant placé un écriteau, *Musée*, sur la porte ?

À sept ans, son petit-fils Philippe, lui, trayait les vaches dans le Nouveau Monde, et ce contact premier avec la nature laissera une trace profonde sur sa sensibilité. « Je suivais mon père dans les labours pour ramasser la terre glaise avec laquelle je faisais des animaux » – animaux qu'il offrait aux neuf autres petits Scrive. À 17 ans, il se rend aux Beaux-Arts de Québec avec l'intention d'étudier la peinture mais : « faute de place, M. Soucy, le directeur, m'a suggéré la classe du sculpteur Marius Plamondon ». À quoi tient le destin !

Il alla poursuivre ses études à l'École des beaux-arts de Paris où sa marraine, veuve sans enfant, lui offrait l'hospitalité. Comme la politique du 1 % généralisée en France se montrait favorable à un sculpteur privilégiant l'art public et lui permettant alors d'en vivre, c'est ainsi qu'il entama sa carrière. Il revenait toutefois régulièrement à Ville-Marie voir sa famille. Il a d'ailleurs laissé dans l'église de sa ville natale un chemin de la croix en céramique où il a su rendre sobrement l'imagerie religieuse qui y est exprimée. Quant à la statue de la Madone en façade, l'ancien délégué général du Québec à Londres, Gilles Loiselle, un ami d'enfance, raconte que le curé de la paroisse ayant trouvé la poitrine de sa Madone un peu trop généreuse, demanda à l'artiste d'en rogner un bout !

Des critiques réputés se sont intéressés à son travail. Ainsi de Denys Chevalier, qui le conviait régulièrement au Salon de la Jeune Sculpture dont il était le président-fondateur. Quant à Georges Boudaille, le dynamique animateur de la Biennale de Paris, il contribua à faire accepter sa proposition pour la Fontaine de Montreuil. Qu'hommage soit rendu à ces deux attachantes personnalités disparues depuis.

En 1966 où s'annonçait l'Exposition universelle de Montréal, j'entendis parler d'un projet pour le Pavillon français auquel travaillait, en y incluant Scrive, l'architecte Jean Faugeron. « L'architecture doit être le lieu de rencontre de tous les arts. À bas le fonctionnel, la boîte carrée ! Moi, je suis d'un tempérament baroque, et mon pavillon, c'est à un sculpteur que j'ai demandé d'en étudier particulièrement la forme. » Quatre mois de vie en commun ont abouti à ce que nous pouvons admirer aujourd'hui encore à Montréal grâce à la conversion du Pavillon en Casino.

ET LA FÊTE CONTINUE

Fontenay 1972, dans l'atelier de Scrive. Il préparait alors une exposition d'œuvres en polychlorure de vinyle pour le Centre culturel canadien à Paris et, tout comme plus tard Riopelle avec les bombes aérosol qui ont servi à réaliser Rosa Luxembourg, il négligeait de mettre un masque. Aussi se retrouva-t-il avec une tuberculose qui mit deux ans à guérir. Déjà il s'était cassé la colonne, un bras, une épaule en soulevant des blocs de pierre ou de granit. Les métiers artistiques ne sont pas sans danger !

Rien ne saurait d'ailleurs l'empêcher de produire. Il va bientôt exposer une vingtaine de sculptures à la mairie d'Asnières, en présenter d'autres dans une galerie de La Défense, tout en mettant la dernière main à une monographie sur l'ensemble de son œuvre, qui devrait sortir d'ici deux mois. Dans son atelier, il continue à façonner la lauze des Cévennes, cette pierre d'une région où il travaille souvent, et que le seul paysan en ayant conservé le secret lui a appris à tailler. □

Philippe Scrive
La ronde, 1983
En Bossé, bois exotique
6 x 8 m